

hasarder une seule parole, et s'était renfermé dans un bonheur tout voilé, se disant : "Elle est là . . . , c'est elle ! c'est Mariquitta !" Puis, cherchant, dans l'ombre, le vague profil de la jeune fille, il s'abandonnait à de divines palpitations en sentant une petite main inquiète qui semblait plutôt effleurer son bras que se poser dessus. La vue du Tallard, où dans six heures il allait se rencontrer avec ce cousin de Mariquitta, qui devait épouser cette charmante fille, remplit son cœur d'une haine jalouse si prononcée, qu'il se sentit une audace qu'avant cela il n'eût pas soupçonnée. S'orientant de façon que le vent emportât ses paroles sans les faire passer devant M. Després, et retirant à sa voix ce timbre un peu grossier qu'un instant il lui avait prêté :

"Mademoiselle, dit-il avec soumission, la nature, si bonne pour l'esprit quand elle sourit dans ses beautés calmes, ses douces coquetteries, ne peut arriver jusqu'à ce charme profond qu'elle fait naître dans ses moments d'angoisse (comme à cet heure), quand elle souffre et lutte ; quand elle a sa passion, de même qu'un cœur a sa tempête ; quand elle se plaint et qu'elle crie, quand elle se révolte, et, pour ainsi dire, qu'elle fait en même temps sa prière. Pardonnez, j'exprime mal, je crois, l'idée que je voudrais rendre : n'est-il pas vrai qu'un beau soleil, une mer d'azur endormi, un bouquet d'arbre sous lequel fleurit un buisson, un buisson sous lequel s'ouvrent de petites fleurs timides, enfin, tous ces accidents de la nature en ses heures de loisir et de bonheur, agitent doucement le cœur ? . . . mais un de ces fiers instants où le rayon s'est retiré de la fleur, où la brise ne caresse plus les arbres ni la mer, mais où le vent combat les flots, violente les branches, où le vent combat les flots, violente les branches, où la lutte des éléments se fait au milieu d'un silence où l'on entend tout ce bruit de l'orage, n'est-ce pas ? c'est plus beau, plus cher, car le cœur tremble alors, oui ! mais l'âme écoute, aspire, plane, bercée, comme l'aigle, sur les deux ailes de la foudre et du vent."

Ce langage tout nouveau, dans une voix toute nouvelle, surprit, dès son ouverture, la jeune fille qui devina tout de suite, vaguement, qu'elle donnait le bras au poursuivant inconnu qui depuis six jours jouait le rôle double de son ombre. Elle eut un mouvement de pudeur étonnée, et sa petite main, qui se posait si tranquillement

sur le bras du prétendu marin, se leva soudain et resta suspendue, n'osant pas se retirer et n'osant en même temps effleurer le bras du chevalier qui lui semblait s'être livré à deux pas de Saint-Malo, à cette mode, toute du roman d'Italie, qu'on nomme le travestissement.

"Mademoiselle, vous m'avez deviné,—dit d'Ertragues avec une tristesse vraie dont n'aurait pu approcher quelque lovelace avec toute sa science d'expression factice.

—Pardonnez-moi, et daignez ne pas me faire l'injure de me retirer votre bras, car vous le donnez, avant tout à un honnête homme.

—Merci, monsieur, répondit tranquillement Mariquitta en posant de nouveau sa petite main sur le bras de Georges.

—Déjà vous m'avez montré, mademoiselle, que le sentiment qui me faisait chercher vos traces était devenu pour vous, comme disent les femmes, une fastidieuse persécution . . .

—Monsieur . . .

—Et vos rideaux que ce matin . . .

—Oh ! ce n'était pas moi, répondit Mariquitta avec la plus adorable des naïvetés. "

Dans ce seul mot, d'Ertragues comprit tout un ciel qui s'entr'ouvre : il ne trouva pas la force et le sujet pour répondre à cela.

Et ils marchèrent pendant une grande heure d'un silence oppressé, que M. Després et sa fille aînée venaient seuls rompre par quelque banalité sur le temps affreux de cette nuit.

Ils entraient à Saint-Servan par les rues égarées au bord des anses bizarres que les marées se sont faites.

D'Ertragues crut comprendre que la jeune fille ralentissait le pas à dessein, ce qui bientôt établit une petite distance entre eux et M. Després.

—Monsieur, dit-elle, d'une voix fort basse et toute tremblante, vous avez un rendez-vous d'honneur demain.

Georges ne répondit pas.

"Vous devez vous battre avec M. Bernardo, ne vous battez pas.

—Pourquoi ? dit Georges d'une voix fort altérée mais pouvant sembler calme . . .

—Il a eu tort . . . bien tort, M. Bernardo ! . . . Et sa main est si malheureuse ! . . .

—Me-ci ! mademoiselle, interrompit froidement d'Ertragues . . .

—Cela peut s'arranger, monsieur ; je vous en prie, que cette affaire se termine . . .